

Le maître de la rosée

Texte de **Floyd Favel**

Traduction de **Jean-Frédéric Messier**

Mise en scène de **Catherine Joncas**

Collaboration à la mise en scène

et direction du mouvement de **Francine Alepin**

Une production de **Ondinnok** en codiffusion

avec le **Théâtre Denise-Pelletier**

Salle Fred-Barry

Du 8 au 25 février 2012

Distribution (par ordre alphabétique)

Catherine Joncas.....Rose Billy et le Vieux Castor

Jean-Frédéric Messier... Le Conteur et le Jeune Castor

Kathia Rock.....La Mère

Concepteurs et collaborateurs artistiques

Assistance à la mise

en scène.....**Josianne Fontaine-Zuchowski**

Décor et accessoires..**Patrice Charbonneau-Brunelle**

Costumes **Sharon Scott**

Éclairages **Yan Lee Chan**

Musique**Jean-Frédéric Messier**

Régie.....**Emanuelle Langelier**

Direction technique **Geoff Levine**

Ondinnok

Fondée en 1985 à Montréal par Yves Sioui Durand, Catherine Joncas et le regretté John Blondin, Ondinnok est la première compagnie de théâtre autochtone professionnelle du Québec. Son théâtre s'inscrit dans l'émergence d'un vaste mouvement pancanadien de théâtre autochtone soutenu par des créateurs tels que Tomson Highway, Margo Kane, Yvette Nolan et bien d'autres.

Ondinnok est un théâtre de recherche et de création qui fonde son action sur la reconquête du territoire imaginaire des Amérindiens par un questionnement sur l'identité et la culture. En 2010, la compagnie a célébré ses 25 ans de création avec *Xajoj Tun Rabinal Achi*, spectacle résultant d'une collaboration avec des artistes mayas du Guatemala. La compagnie poursuit sa route et croit toujours que la culture amérindienne peut apporter au théâtre contemporain des pistes inédites et contribuer à rénover sa fonction.

Ondinnok est un vieux mot de la langue huronne qui signifie « le désir secret de l'âme ».

RÉSUMÉ

Rose Billy, une vieille femme crie, vit en solitaire au fond des bois. Un jour, elle reçoit la visite d'un très vieux castor, porteur d'un lourd secret dont il a besoin de se libérer. Il y a longtemps, alors qu'il allait être nommé Maître de sa tribu, il a vécu une histoire d'amour tragique avec une jolie jeune femme métis. De nombreuses catastrophes ont suivi qui ont mené à l'anéantissement du peuple castor et à sa propre ruine. Il ne lui restait plus que la rosée à gouverner. Il vient chercher le pardon auprès de Rose Billy.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE JONCAS, METTEURE EN SCÈNE

Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Québec, Catherine Joncas a participé à toutes les créations d'Ondinnok depuis sa fondation, en plus d'en assumer la direction administrative. Elle a écrit les textes des spectacles : *Ukuamaq* (1993), *Le Désir de la reine XOC* (1994) et *Le Rendez-vous Kiskimew* (2000) en plus de dix dramatiques radiophoniques (SRC). Elle a été de la distribution de la majorité des spectacles produits par Ondinnok. En 2006, elle a réalisé la mise en scène de *Contes d'un Indien urbain* qui a été vu en tournée dans plusieurs régions du Québec.



Catherine Joncas

Photo : Martine Doyon

LA CULTURE AUTOCHTONE APPARTIENT À TOUT LE MONDE.

Floyd Favel est peu connu au Québec, mais très présent à titre d'artiste pluridisciplinaire dans l'Ouest canadien. Vous avez assisté à la lecture de *The Governor of the Dew (Le maître de la rosée) au Playwrights' Workshop Montréal il y a quelques années.*

Oui, il avait dirigé la comédienne autochtone Tantoo Cardinal qui était seule en scène et lisait tous les rôles. J'avais aimé ce texte alors, et Yves (Sioui Durand) me l'a rappelé récemment. J'ai d'abord rencontré Floyd Favel en 1993. Il était venu voir un de nos spectacles à Montréal et on a toujours gardé le contact à travers notre réseau canadien de théâtre autochtone, un réseau très important avec ses auteurs, ses acteurs, ses metteurs en scène, mais nous n'avions jamais travaillé ensemble.

En juin dernier, il est venu faire un *workshop* avec nous. Il y a beaucoup de puissance dans son texte, qui est tout à fait contemporain, et qui a été écrit comme une nouvelle, un conte. Je voulais surtout que Floyd soit d'accord avec le travail dramaturgique que j'envisageais sur le texte de façon à faire exister trois personnages : le narrateur, la mère et Rose Billy. J'ai compris qu'il n'avait jamais eu lui-même le recul nécessaire pour transformer cette narration en pièce de théâtre et que c'est la première fois que le texte sera mis en scène par une personne autre que lui. Il en est très heureux. Et comme je comprends vraiment le contexte culturel qui est le sien, Floyd répond positivement à mes propositions.

Je lui ai demandé de me raconter l'histoire de l'écriture de ce texte. Il m'a dit l'avoir écrit très rapidement, presque automatiquement, et seulement quelques jours après la mort de sa mère. Il était jeune alors, et cet événement a entraîné un changement drastique dans sa vie. Ce n'est jamais innocent de raconter une histoire ! Ni gratuit. Quand tu racontes une

histoire c'est que, par la bande, tu veux dire quelque chose. Et *Le maître de la rosée* est une histoire de transformation et de rédemption. C'est une histoire de pardon. Pour quelque chose dont on pense ne jamais être pardonné. Une faute trop importante !

Floyd est un Cree-des-Plaines. Il est né dans la réserve de Poundmaker en Saskatchewan et y habite toujours. Sa mère habitait Thunderchild qui se trouve tout au nord de la Saskatchewan, une réserve beaucoup plus traditionnelle que celle de Poundmaker. Nous lui avons demandé de nous parler beaucoup de sa mère qui nous est apparue comme étant très près du monde des esprits, et je trouve que le texte de Floyd correspond à cette culture.

Tous ceux qui connaissent son travail et en ont témoigné disent que Floyd Favel est un passionné, engagé dans sa communauté, et qu'il a beaucoup d'énergie créatrice et un talent qui s'exprime de multiples façons.

Adolescent, sur la réserve, il était révolté à cause de sa situation familiale. Son père était violent et très dur avec sa femme et ses enfants. Un jour, il a vu une pièce de théâtre et ça été une révélation pour lui. C'était au Persephone Youth Theatre de Saskatoon,

alors dirigé par Ruth Smilie. Il s'est alors dit : « Voilà quelque chose en quoi on peut croire ». Il a tout de suite voulu apprendre à faire du théâtre et, pour des raisons que j'ignore, il s'est retrouvé chez le metteur en scène Jerzy Grotowski alors qu'il continuait ses recherches à Pontedera en Italie. Floyd avait 20 ans et ils étaient là, majoritairement tous des jeunes, qui suivaient cet entraînement de l'acteur. Il y est resté deux ou trois ans, puis a fait un stage au Tukak Teatret au Danemark. À son retour, il a voulu s'intégrer au mouvement canadien du théâtre autochtone et s'est associé au Native Earth à Toronto qu'il a dirigé.

Que pense-t-il du fait que vous allez jouer sur une scène institutionnelle, à la Salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier ?

Plusieurs des compagnies de théâtre autochtone, surtout de l'Ouest canadien, produisent un théâtre réaliste presque à la façon des séries télévisées et des *soap operas*, un théâtre de situation pour exprimer leur malaise, dire ce qui ne va pas bien dans la réserve, parler de la violence au quotidien, etc. Floyd est contre ce genre. Ce n'est pas son style.

Il choisit plutôt de faire un théâtre qui combine le mouvement et la musique, deux formes artistiques qui sont très présentes dans ses productions. Une de ses références principales est la façon dont les autochtones intègrent la musique à leurs performances de conteurs : ils content, puis s'arrêtent pour chanter et jouer du tambour. Ce n'est pas seulement un accompagnement ni un intermède. C'est intégré. Ça va ensemble. Un conteur qui ne chante pas, ça n'a pas de sens. J'ajouterai qu'il s'est toujours trouvé très à l'aise sur les scènes des théâtres des grandes villes canadiennes et du Centre national des Arts.

Parlez-nous de la pièce.

Au début du spectacle, le personnage du narrateur – c'est Floyd Favel – vient tout juste d'apprendre la mort de sa mère. Ça lui cause une très grande



Floyd Favel



peine et il revient à la réserve de Poundmaker pour l'enterrer. Il est alors envahi par le souvenir de toutes ses mauvaises actions, de toutes les fois où il n'a pas agi correctement envers sa mère, et il en est torturé. Il revient à la vieille maison de sa mère, là où son âme est toujours présente. La vieille Rose Billy et le Castor, eux, existent de tout temps et quand on en a besoin, on peut aller les chercher dans cet autre monde auquel ils appartiennent. Ils sont là où on peut aller quand on a besoin d'être réconforté, d'être auprès de quelqu'un qui est plus grand que nous, là où on peut trouver un pardon, une rédemption, une acceptation : les moyens d'une transformation. Le personnage du Jeune Castor, celui qui a trop aimé, agit aussi un peu comme narrateur.

Ces personnages tirés des légendes, des grands mythes, qu'ils soient des humains ou des animaux, viennent ainsi à la rencontre des vivants.

La spiritualité, la musique, le conte sont liés, et les manifestations de théâtre et d'art ont, chez les autochtones, des caractéristiques liées à la transformation, à la maturation, au passage à un autre niveau de conscience.

Dans *Le maître de la rosée*, le narrateur est notre contemporain, mais par l'intermédiaire des autres personnages, nous accédons à d'autres univers. La pièce aborde aussi le thème de la paix à conclure avec nos parents décédés. Nous continuons de vivre avec eux après leur mort, comment alors pourrions-nous continuer de dialoguer si nos rapports ont été difficiles ? Il faut trouver une façon de régler nos différends, de tout replacer à l'intérieur de soi, de ne pas laisser les éléments négatifs nuire au dialogue avec nos morts.

Le Vieux Castor veut être pardonné et se réconcilier avec lui-même avant de mourir. La vieille Rose Billy n'a pas le pouvoir de pardonner, elle ne peut rien y faire, mais ensemble ils vont accomplir les rituels nécessaires.

La mère raconte aussi d'autres histoires, dont celle de la création du monde.

La mère s'en va elle aussi, et en racontant ces grandes histoires, elle s'allège.

Ils disent que nous venons du pays du soleil, là où la terre, le ciel et la mer se rencontrent. C'est là que tout a commencé. C'est là que le Rat Musqué a ramené de la terre du fond de l'eau. Petit morceau de terre était serré dans ses pattes.

Ça rejoint l'universel, tout comme les pierres avec lesquelles on travaille beaucoup chez Ondinnok, la pierre qui est l'élément le plus stable, celui qui garde la mémoire.

Catherine Joncas, vous n'êtes pas d'origine amérindienne. Quelle a été votre rencontre avec cet univers ?

Je partage ma vie avec Yves Sioui Durand, et ça y est pour quelque chose. Cette rencontre me permet de voir la vie par les yeux et la culture des gens des Premières Nations. Je suis, comme plusieurs d'entre nous, critique du monde dans lequel je vis ; je ne suis pas d'accord avec la façon dont la nature est traitée, dont on gagne nos vies, dont on « progresse » supposément. Et on dirait que la façon de voir des Amérindiens me confirme dans cette manière de penser. Ce n'est pas au niveau esthétique que la culture autochtone m'attire, pour ses légendes fabuleuses, etc. Mais plutôt pour ce qui sous-tend cette culture. Je me demande toujours ce qui, là-dedans, structure ma propre pensée en tant que femme, en tant que personne, vivant maintenant, au XXI^e siècle, en Amérique du Nord. Cette culture-là est partagée par beaucoup d'autres peuples dans le monde, ceux qu'on appelle les « premiers peuples ».

Pour Jean-Frédéric Messier, qui collabore avec nous depuis plus de dix ans, le monde autochtone a une grande importance. Avec Michel Smith, il a composé



Photo : Jean-François Leblanc



Photo : Kathia Rock

la musique de *Iwouskéa et Tawiskaron* (1999), avec Yves Sioui Durand, il a coécrit *Hamlet le Malécite*, spectacle dont il a signé la mise en scène en 2004. L'été dernier, il a fait le voyage jusqu'en Saskatchewan pour rencontrer Floyd chez lui.

Kathia Rock est une artiste innue, une chanteuse et une interprète de grand talent. L'interprétation du personnage de la Mère lui permet de chanter et de jouer, de montrer les deux facettes de son talent. Kathia parle sa langue maternelle, la langue innue, qui fait partie de la même famille linguistique que le cree des plaines utilisé par Floyd Favel. Elle jouait le rôle de Gertrude dans *Hamlet le Malécite* (2004) et on la voit dans *Mesnak*, film réalisé par Yves Sioui Durand. Elle est la première interprète à laquelle j'ai pensé quand j'ai décidé de monter *Le maître de la rosée*.

Ondinnok est une compagnie de recherche et de création, mais c'est le troisième texte d'auteur que vous produisez. Est-ce pour établir des liens avec les artistes autochtones ?

Oui. Cela m'intéresse de travailler à l'élaboration d'un répertoire autochtone canadien. Darrell Dennis, l'auteur de *Contes d'un indien urbain* que j'ai monté en 2006 faisait du *stand-up*. J'ai théâtralisé son monologue, j'en ai tiré un personnage qui est mal dans sa peau et qui ne sait pas comment s'en sortir. Son seul talent, c'est d'être cabotin, « gnochon ». Lui aussi il veut une p'tite chance dans la vie, une rédemption. En 2008, nous avons créé *Wulustek*,

une création collective à partir d'un texte original de Dave Jenniss, un jeune auteur, un artiste de la relève.

Bien entendu, il existe un répertoire de pièces écrites et publiées, celles de Daniel David Moses entre autres, mais elles ne me rejoignent pas. Et je me considère très privilégiée d'être en mesure de pousser ce travail de création avec ma compagnie. Je vais faire entendre une parole que l'on entend très rarement.

Où situez-vous les points de jonction entre la culture autochtone et la culture québécoise ?

L'histoire que raconte *Le maître de la rosée* est tout à fait universelle. C'est l'histoire racontée par la mère et reprise par son fils qui s'ennuie tellement d'elle qu'il vient nous raconter ce qu'elle lui a raconté.

Floyd utilise la langue cree dans son texte parce que c'est sa langue. Et comme les quelques passages en cree sont toujours traduits, on ne perd absolument rien du texte tout en ayant la chance d'entendre cette langue. Les langues qu'on ne parle plus et que l'on n'entend plus disparaissent, on le sait.

J'ajoute, enfin, que notre proposition théâtrale est tout à fait ouverte, empreinte de poésie et d'humour. C'est une très belle histoire, qui nous appartient à tous, tout comme la culture autochtone nous appartient à tous.

Propos recueillis et mis en forme
par **Hélène Beauchamp**

